

LA CHUTE DES TEMPS

« on me dit poète
moi pas
 en cela je suis d'accord
avec l'ennemi mais l'ennemi est poète
c'est pourquoi il aime la poésie
moi pas
 la poésie est une poire
introuvable quand on a soif »¹

Quand et par quel livre ai-je abordé l'œuvre de Bernard Noël, je ne me le rappelle pas ; il est probable que ce fut par des ouvrages plutôt minces publiés aux éditions Unes ou chez Fata Morgana, peut-être des récits dont l'inévitable *Château de Cène*. Tous m'accrochaient, mais, pour ce qui concerne sa poésie, la première rencontre qui m'ait profondément marqué fut *La Chute des temps*. Difficile d'analyser avec précision ce qui provoqua ce remuement ; une coulée sonore de vers donnait l'impression qu'une urgence avait maintenu un souffle continu, en même temps que les mots semblaient un dernier rempart contre l'asphyxie tout en favorisant une élasticité interne. Note brève glissée à l'époque dans le livre : « Rythme vite avec l'imbrication de thèmes qui démarrent souvent en fin de vers pour se déployer aux vers suivants et dériver à nouveau vers autre chose qui démarre. Quelque chose qui emporte tout, torrent de mots fougueux comme fulgurant, mais dont la vitesse, la hargne, la violence sont contrôlées. Des moments où le flot se porte plus qu'il ne porte ». Vitalité qui se lisait dans la forme et le fond, qui mettait en jeu ce qui me semble central dans l'être et la vie, c'était clair. Clair aussi qu'une fois refermé, ce livre demeurerait ouvert. Il l'est toujours.

« la poésie doit aller vite
nous sommes tous rêvés par notre mort
en attendant que son plaisir nous tue »

¹ Sans mention spécifique, les citations sont extraites de *La Chute des temps* (Flammarion, 1977 ; rééd. Unes, 1988 ; Poésie/Gallimard, 1993).

À l'époque, j'avais l'impression que je n'accédais qu'en partie à l'ampleur du texte ; à le relire, j'ai la même impression, basculant entre des moments jubilatoires, remarquables d'intensité et de liberté, et d'autres qui m'échappent, comme si le calibre du poème était trop large pour moi : la puissance cérébrale de Bernard Noël va plus vite que je ne peux. En même temps, cette forme de résistance accrédite l'épaisseur du poème : ce qui peut me sembler exigeant n'est pas obscur au sens où le poème chercherait à se complaire dans un hermétisme de circonstance. Donc, je peux y revenir, retrouver le plaisir de ce qui m'emporte et essayer de l'augmenter en grignotant ce qui résistait encore. C'est de façon générale l'expérience que je vis avec la poésie de Bernard Noël.

La liberté a été aussi un paramètre important de ce plaisir ; les spirales thématiques de *La Chute des temps* convergent avec la manière de tourner le vers, soit en le décalant par rapport à la marge, soit en en isolant un ou deux mots, soit encore en enchaînant des unités vers / sens, puis en accélérant par rejets et contre-rejets qui font que tout semble possible dans ce souffle sans arrêt. Il s'y trouve quelque chose de fascinant, tant celui-ci semble naturel et non fabriqué, mais cela est ma lecture. En effet, Bernard Noël explique dans un entretien avec Claude Ollier², à propos de ce livre : « Il faut lire ce poème, comme tout poème d'ailleurs, vers à vers. Le vers unité rythmique doit être lu sans s'attacher au sens... Ma phrase doit faire allusion au fait que la main du poète est "sonore" comme la main du peintre est "voyante"... ». D'accord avec lui, puisque c'est ainsi que je demande à être lu, et cependant il y a dans ce livre une propulsion qui semble contrarier cette demande.

Autre élément : l'importance du corps, avec les différents sens que ce mot peut prendre ou qu'on peut lui trouver chez Bernard Noël : depuis les « petits états physiques »³ d'*Extraits du corps* jusqu'au corps social qu'il pense dans de nombreux essais et dont on sait les implications politiques. La polysémie que revêt ce terme ouvre également le champ des interprétations. Opposant le contour, où « il n'y a que du signe »⁴, et l'empreinte où « il y a la présence réelle du corps », l'auteur explique que « la poésie [...] c'est l'empreinte directe de la précipitation verbale, même si cette dernière est refaçonnée ». Le poème est

² Entretien avec Claude Ollier, *L'œil de la Lettre*, 1995 ; repris dans *La Place de l'autre*, P.O.L, 2013, pp. 384 sq.

³ *Id.*

⁴ *Id.*

un lieu où vit le corps, où il se donne, preuve en est l'emploi d'organes comme le visage, la main, l'œil, ou le regard qui lui est associé. Là encore, se déploie entre réalité et métonymies une liberté d'appréhension de ce qui met en œuvre l'écriture et qui, souvent, s'articule au temps, à la mort, donc à la vie : le corps est aussi un espace mental, et concourt à l'abolition entre espace du dedans et du dehors, ce qui ouvre à de multiples formes de traversée, pourquoi pas d'unité, même transitoire. À quoi il faut associer la dimension érotique, l'analyse de « l'énergie de la sexualité »⁵ et la réflexion sur leurs fonctions dont le volumineux *Plumes d'Éros*⁶ témoigne, qui ne diffèrent pas de ce qui précède mais le croise et le complète⁷.

« les corps
font leur métier de corps
tant pis pour la tête
la main le bouche
à bouche avec
la fente
verticale et le dehors
poussé dedans »⁸

Sans doute le plaisir que j'ai à lire et relire Bernard Noël, l'importance que cette lecture a pu jouer, quoique je me sois borné par simplification à un livre, fondateur selon moi, vient de ces éléments partiels, à quoi il convient d'ajouter la présence qu'il octroie au lecteur par l'entremise de ce tu, qui « est l'autre et le silence » alors que « la place du JE est vide »⁹. Cette manière de chercher à toucher par le langage et l'émotion le cœur du mental, ce qui diffère de la pensée philosophique, la place du lecteur, ce qu'on en fait quand on écrit, de même que celle du sujet qui écrit, en somme l'interrogation sur ce que cela met en œuvre d'essayer d'écrire la vie et le monde, cela a été et demeure

⁵ « L'Enfer, dit-on », repris dans *Les Plumes d'Éros*, P.O.L, 2010, p. 137. Même page, un peu plus haut : « La langue est la sexualité mentale ».

⁶ Dans « L'Enfer, dit-on », Bernard Noël cite ce propos extrait de *L'Érotisme* de Bataille : « L'érotisme est dans la conscience de l'homme ce qui met en lui l'être en question » (p. 122).

⁷ « Vivre la lecture comme une pénétration, voilà qui changerait sa pratique et son enseignement », « Les Plumes d'Éros » dans le volume éponyme, p. 307.

⁸ « Des formes d'elle », *Les Plumes d'Éros*, p. 286.

⁹ Entretien avec Claude Ollier. Sur le je et le tu, voir aussi « Un jour de grâce », texte inaugural des *Plumes d'Éros*, pp. 14-16.

central pour moi, nourrissant mes questions d'écrivain et mon plaisir de lecteur.

« [...] j'étouffe
de ne pas comprendre le monde
le même ciel sur tout déroulé
l'obstination de la vie »

Ludovic Degroote